

LA VILLE,
« TERRE INCONNUE »

L'ENQUÊTE
DE CHARLES BOOTH
ET LE PEUPLE
DE LONDRES, 1886-1891

Christian Topalov

L'histoire des sciences sociales, perpétuellement réécrite en fonction de leurs topographies éphémères, est pleine de rebondissements. Illustre au tournant du siècle dans les milieux de la réforme sociale, Charles Booth (1840-1916) était resté à l'écart de l'institutionnalisation d'une sociologie où régnait la pensée spéculative d'un Hobhouse. C'est pourtant de son œuvre qu'est largement issue la tradition de l'enquête sociale, florissante en Grande-Bretagne et aux États-Unis pendant le premier XX^e siècle. Il a fallu attendre les années 1950 et l'invasion américaine pour que cette sociologie empirique trouve en Grande-Bretagne une légitimité académique qui lui avait été refusée jusque-là. Dès lors, Booth se trouve soudain accroché dans la galerie de portraits des grands ancêtres et regardé comme le précurseur d'une sociologie urbaine qui prendra son essor à Chicago à partir des années 1920. L'époque de l'hagiographie commence alors, en Grande-Bretagne comme aux États-Unis¹.

Les Français restent silencieux dans ce concert. L'enquête de Booth n'est pourtant pas passée inaperçue lors de sa parution. Les milieux de l'assistance et de la philanthropie – où abondaient les « sociologues » – en prennent connaissance à leur congrès de 1897. Le docteur Gilbert, membre du Conseil supérieur de l'assistance publique, y présente en effet un résumé de l'ouvrage de Booth « dont le nom devrait être connu de tous ceux qui étudient les questions sociales² ». La « Carte de la pauvreté » (*Poverty Map*) établie par Booth sera montrée à l'Exposition de 1900 dans la section d'économie sociale et son enquête recevra une médaille sur un rapport de Worms³. En revanche, les différents groupes en compétition dans le champ encore mouvant de la « science sociale » ou de la « sociologie » n'accordent guère d'attention à Booth. La *Revue internationale de sociologie* l'ignore et les disciples de Le Play ne mentionnent son enquête ni dans la *Science sociale* ni dans la *Réforme sociale*, si ce n'est incidem-

1. Dans ces deux pays, Booth est depuis les années 1960 l'objet de nombreux travaux, y compris deux biographies (T. S. Simey, M. B. Simey, *Charles Booth, Social Scientist*, Oxford, Oxford University Press, 1960 ; Kevin B. Bales, *Man in the Middle: The Life and Work of Charles Booth*, London, Routledge, 1991). En 1973, Chicago University Press réédite des extraits de son œuvre dans une collection de large diffusion universitaire (Harold Wilson Pfautz [éd.], *Charles Booth on the City: Physical Pattern and Social Structure*, Chicago, Chicago University Press). En 1989, Open University organise un colloque à l'occasion du centenaire de la publication du premier volume de la grande enquête sur Londres.

2. *Deuxième congrès national d'assistance*, tenu du 15 au 19 juin 1897 à Rouen et au Havre, Rouen, imprimerie Cagniard, vol. 1, p. 8 et 27-34.

3. Émile Worms, « Initiative publique et privée en vue du bien-être des citoyens », rapport du jury international de la classe 110 du groupe XVI, in Exposition universelle internationale de 1900, *Rapport du jury international. Groupe XVI, troisième partie*, Paris, Imprimerie nationale, 1904, p. 202.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov

C. Booth et le peuple de Londres

ment à l'occasion d'une étude d'Agache sur la question du logement à Londres⁴. Les durkheimiens, grands lecteurs, publient cependant un compte rendu dans l'*Année sociologique* de 1903 où Simiand, soulignant « le défaut de plan initial et d'ordonnance générale » de l'enquête de Booth, montre sa condescendance habituelle pour ce qui vient d'Outre-Manche⁵. L'oubli s'installe ensuite, en même temps que la sociologie durkheimienne marginalise les leplaysiens à l'Université, abandonnant l'enquête urbaine et ouvrière aux praticiens du travail social, aux journalistes, aux militants du catholicisme social. Après la Seconde Guerre mondiale, les fondateurs français successifs de la sociologie urbaine omettront Booth de leur arbre généalogique ou de la liste de leurs adversaires pour ne retenir que « l'école de Chicago »⁶.

Booth et la France fourniraient ainsi un beau terrain d'enquête sur les phénomènes d'emprunt et d'occultation dans l'histoire des sciences sociales, sciences combien nationales. Cette étude reste à faire, et mon propos ici est différent. Il est de saisir, à un moment fondateur, certaines logiques cognitives et pratiques à l'œuvre dans deux modes de représentation savante de la ville et de la société utilisés par Booth et promis à un bel avenir : la nomenclature des catégories sociales et la cartographie sociale⁷.

L'enquête sur Londres et la statistique des « classes »

L'enquête de Charles Booth, qui commence en 1886 et durera dix-sept ans, n'est rien moins que l'étude de « la condition sociale et [des] occupations des habitants de Londres⁸ ». D'un bout à l'autre, elle est financée et conduite par un seul individu, un riche patricien de Liverpool, négociant et armateur. Ce capitaliste-sociologue, espèce dont il existe d'autres spécimens notoires dans la Grande-Bretagne de l'époque⁹, deviendra très vite un personnage marquant du monde de la réforme sociale. En mai 1887, il annonce ainsi son programme d'étude devant la *Royal Statistical Society*, à laquelle il a été admis deux ans plus tôt :

Le plan général de l'enquête, appliqué à l'ensemble de Londres, est de diviser la totalité de la population par districts et par groupes d'activités, en suivant les divisions du recensement ; puis de traiter de chaque district par une enquête locale et de chaque groupe d'acti

4. D. Alfred Agache, « La Housing Question à Londres », *Science sociale*, vol. 33, avril 1902, p. 360-361.

5. François Simiand, « C. Booth, *Life and Labour of the People in London* », *Année sociologique*, vol. 7, 1902-1903, p. 606-611.

6. Quelques Français, cependant, utilisent Booth comme source, en particulier Alain Cottereau, ou évoquent son œuvre, notamment Gérard Leclerc, *L'Observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Paris, Seuil, 1979.

7. Qu'il s'agisse là de contributions majeures de Booth au patrimoine commun de nos disciplines, les commentateurs traditionnels de son œuvre le soulignent unanimement. Cf., en particulier, Beatrice Webb, *My Apprenticeship*, London, Cambridge University Press, 1979 (1^{re} éd. 1926) ; T. S., M. B. Simey, *Charles Booth, op. cit.* ; Harold Wilson Pfautz, « Charles Booth: Sociologist of the City », in H. W. Pfautz (éd.), *Charles Booth on the City, op. cit.*, p. 3-170.

8. Charles Booth (éd.), *Labour and Life of the People*, vol. 1, *East London*, London, Williams and Norgate, 1889, p. 3 [ci-après *LL* 1889].

9. Un autre cas est, bien entendu, B. Seebohm Rowntree.

vités par une enquête industrielle. L'objet principal de l'enquête locale serait de montrer dans quelles conditions les gens vivent, mais elle ferait aussi connaître leurs emplois ; l'objet principal de l'enquête industrielle serait de montrer dans quelles conditions les gens travaillent, mais elle traiterait indirectement de leurs modes de vie¹⁰.

Ces résultats seront publiés en trois éditions successives, chacune reprenant et augmentant la précédente. En 1889 paraît un premier volume qui porte sur la pauvreté en son lieu emblématique pour l'imaginaire bourgeois, l'*East End*, et en 1891 un second qui élargit l'enquête à l'ensemble de Londres. Une « Carte de la pauvreté » figure dans un volume annexe¹¹. Dès 1892 commence la publication d'une seconde édition où, d'une part, l'étude de la pauvreté est poursuivie et, d'autre part, est présenté un examen approfondi des industries de la métropole à partir des données du recensement de 1891. Cette édition comprendra neuf volumes, dont le dernier paraît en 1897¹². Enfin, en 1902 et 1903, les volumes précédents sont réédités et s'y ajoutent une troisième partie en sept volumes, les *Religious Influences Series*, qui exposent les résultats de la dernière phase de l'enquête, ainsi qu'un volume final de conclusions¹³.

L'ambition de l'enquête sur l'*East End*, à l'étude de laquelle je me limiterai ici, est déjà considérable : recueillir des informations détaillées sur chaque famille d'une zone urbaine qui comprend environ 900 000 habitants sur les quelque 4 300 000 que compte alors Londres. La méthode adoptée est de recueillir l'information auprès des « visiteurs » du *London School Board*. Chargés de s'assurer que les enfants satisfont à l'obligation de scolarité, ces fonctionnaires sont en effet amenés à connaître chaque famille de leur district, leur activité étant toutefois limitée aux milieux populaires, considérés comme les plus susceptibles de ne pas envoyer leurs enfants à l'école.

Le choix de cette solution, qui illustre le rapport étroit entre la science sociale naissante et les institutions chargées de surveiller le peuple, repose sur une conviction : « L'idée fondamentale avec laquelle j'ai commencé ce travail [...] était que chaque fait dont j'avais besoin était connu de quelqu'un, et que les informations devaient simplement être collectées et assemblées¹⁴. » Il existe en effet une énorme quantité de « données », recueillies dans le cadre de l'activité ordinaire des administrations et des organisations philanthropiques qui interviennent dans les quartiers populaires, et Booth fera appel à de nombreux autres informateurs, administrateurs de la *Poor Law*, agents

10. Charles Booth, "The Inhabitants of Tower Hamlets (School Board Division), Their Condition and Occupations", *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 50, n° 2, June 1887, p. 326 [ci-après *JRRS* 1887].

11. Charles Booth (éd.), *Labour and Life of the People*, London, Williams and Norgate, vol. 1, *East London*, 1889 [LL 1889] ; vol. 2, *London, Continued*, 1891 ; vol. 3, *Appendix to Volume 2*, 1891.

12. Charles Booth (éd.), *Life and Labour of the People in London*, London, Macmillan, 1892-1897, 9 vol. [ci-après *LL* 2^e éd.].

13. Charles Booth (éd.), *Life and Labour of the People in London*, London, Macmillan, *First Series: Poverty*, 1902, 4 vol. [ci-après *Poverty*] ; *Second Series: Industry*, 1902-1903, 5 vol. [ci-après *Industry*] ; *Third Series: Religious Influences*, 1902-1903, 7 vol. [ci-après *Religious Influences*] ; *Final Volume. Notes on Social Influences and Conclusions*, 1903 [ci-après *Final Volume*].

14. *Final Volume*, p. 32.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov

C. Booth et le peuple de Londres

de la *Charity Organization Society*, police, clergé, instituteurs¹⁵.

En présentant ses résultats, Booth accomplit ce qu'il n'est pas excessif de regarder comme une révolution dans les représentations savantes de la société : pour la première fois, les classes sociales du sens commun ou de l'économie politique deviennent des classes statistiques. A un moment où, en France, la « sociologie » de Durkheim commence à s'affirmer contre la « science sociale » des disciples de Le Play et où prend forme du même coup l'opposition entre méthode statistique et méthode monographique, en Angleterre Booth fait de la statistique sans rompre avec la tradition de l'étude des familles¹⁶. Les notes de ses enquêteurs ressemblent à s'y méprendre aux « histoires de cas » (*case stories*) dont le recueil et l'examen sont la technique de base des statisticiens sociaux des années 1830 et 1840¹⁷, puis des adeptes de la « charité organisée » et, par la suite, des professionnels du « travail social ».

Toutefois, s'il utilise largement la monographie, Booth entend la subordonner aux exigences de la quantification, qui seule permet de « bénéficier pleinement d'un travail comme celui de M. Le Play et ses disciples. Sans [...] connaissances générales, nous ne pouvons pas dire si l'exemple que l'on donne est vraiment typique ou sur quels points il s'écarte d'un véritable type¹⁸ ». L'objectif poursuivi est à l'opposé de celui des amateurs de pittoresque, c'est la mesure.

Je n'ai aucun doute sur la richesse de mon matériel [...]. Ce qui m'embarrasse, c'est son volume et ma décision de n'utiliser aucun fait auquel je ne puisse pas donner une valeur quantitative. Dans chacun de nos carnets de notes gît en abondance la matière d'histoires à sensation ; mais même si j'avais le talent d'utiliser mon matériel de la sorte – ce don de l'imagination que l'on appelle « réalisme » – je ne ne souhaiterais pas l'utiliser ici¹⁹.

Booth a une raison majeure de condamner sans appel les « histoires à sensation ». Elles font prendre la partie pour le tout, font croire que tous les ouvriers sont pauvres, que tous les pauvres sont dans la misère et que tous les misérables sont au bord de l'émeute. Ces images déformées, que diffusent aussi bien les bonnes âmes que les agitateurs, entretiennent la confusion entre des phénomènes que Booth veut avant tout distinguer. Elles créent du même coup la panique et entraînent des sursauts de charité inconsidérés qui aggravent les

15. *LL* 1889, p. 24 et 37 ; *LL* 1891, p. 17 et 44-45 ; *LL* 2^e éd., vol. 3, p. 195 ; *Religious Influences*, vol. 1, p. 7.

16. L'offensive durkheimienne ne franchira pas la Manche dans cette période, malgré une tentative manquée du sociologue français dont la communication à l'une des premières réunions de la *Sociological Society* en juin 1904 n'aura aucun écho (Émile Durkheim, "On the Relation of Sociology to the Social Sciences and to Philosophy", *Sociological Papers*, vol. 1, 1905, p. 197-257).

17. Cf. M. J. Cullen, "Charles Booth's Poverty Survey: Some New Approaches", in T. C. Smout (éd.), *The Search For Wealth and Stability: Essays in Economic and Social History*, London, Macmillan, 1979, p. 155-157.

18. Charles Booth, "Life and Labour of the People in London: First Results of an Inquiry Based on the 1891 Census. Opening Adress of Charles Booth, Esq., President of the Royal Statistical Society. Session 1893-94", *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 56, n° 4, December 1893, p. 591 [ci-après *JRSS* 1893]. Cette allusion a disparu dans *Industry*, vol. 1.

19. Charles Booth, "The Condition of the People of East London and Hackney, 1887", *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 51, n° 2, June 1888, p. 277-278 [ci-après *JRSS* 1888] ; *id.*, *LL* 1889, p. 6.

causes du mal. La statistique est donc nécessaire pour donner à chaque catégorie sociale son juste poids dans l'ensemble.

De la mesure découlera la possibilité d'agir, car c'est en formulant correctement les problèmes que ceux-ci pourront finalement trouver une solution : « Pour soigner une maladie, il est nécessaire d'abord d'établir les faits concernant son caractère, son importance et ses symptômes²⁰. » Booth ne conçoit de science que fondée sur l'observation et affirme volontiers sa défiance vis-à-vis des abstractions de l'économie politique²¹. Mais les faits singuliers n'ont de sens que replacés dans un tableau complet de la société. Le modèle est clairement celui des sciences naturelles et de leurs « tableaux des espèces ».

Sans une généralisation fiable – un plan de classification grâce auquel, comme dans les tiroirs d'un cabinet de minéralogiste, les détails peuvent être classés et vus à la place qui est la leur – ce qu'on a produit est en partie gâché²².

Cette exigence appliquée à la société donne lieu chez Booth à une formule qui exprime de façon saisissante l'ambition panoptique originelle de la statistique sociale :

Il n'y a pas une vie conduite dans Londres qui ne puisse servir d'illustration à ce livre – pas un individu qui ne puisse trouver sa place dans ses tableaux²³.

La classification sociale élaborée par Booth est une nomenclature exhaustive organisée en échelle : tout individu appartient à une classe et une seule, les classes sont énumérées dans un ordre hiérarchique, les critères qui définissent les classes et permettent d'y affecter les individus sont spécifiés et observables. Il s'agit là d'innovations majeures dans les méthodes de la statistique sociale, aussi bien celles des diverses institutions qui observent et agissent sur les populations que celles des recensements britanniques du temps²⁴.

La nomenclature élaborée par Booth pour l'étude de la pauvreté distingue huit classes, désignées par des lettres de A à H. Pour produire cette classification, Booth modifie la nomenclature alors en usage des « professions » de façon à ce qu'elle permette de distinguer divers statuts sociaux au sein d'un même secteur d'activité : c'est sa nomenclature des « sections ». D'autre part, il introduit un second critère de classification, celui des « conditions » : c'est sa nomenclature

20. *Final Volume*, p. 215-216.

21. Cf. *JRRS* 1887, p. 376.

22. *JRRS* 1893, p. 591.

23. *LL* 2^e éd., vol. 9, p. 161.

24. Il faudra attendre 1913 pour que la profession (*occupation*) constitue en Grande-Bretagne la base d'une classification sociale générale de la population (cf. Simon R. S. Szreter, "The Genesis of the Registrar-General's Social Classification of Occupations", *British Journal of Sociology*, vol. 35, n^o 4, 1984, p. 522-545).

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov

C. Booth et le peuple de Londres

des « classes ». Tandis que les « sections » sont définies par le « caractère de l'emploi du chef de famille », les « classes » le sont par ses « moyens et condition²⁵ ». Toutefois, classement par l'emploi et classement par les ressources et la condition sociale ne sont pas construits de façon indépendante.

Sans doute, les ménages sont dans l'ensemble ordonnés en fonction de leur niveau de vie (*standard of living*), de leur relative pauvreté ou aisance. Cet aspect de la nomenclature donne à celle-ci l'apparence d'une simple échelle de revenus, et c'est généralement ce que relèvent les commentateurs qui veulent seulement voir chez Booth l'inventeur de la notion de « *poverty line* » :

Par le mot « pauvre » j'entends ceux qui ont un revenu suffisamment régulier bien que tout juste suffisant, comme 18 à 20 shillings par semaine pour une famille de taille modérée, et par « très pauvres » ceux qui pour une raison ou pour une autre tombent nettement en dessous de ce critère²⁶.

Le revenu en question étant « peut être suffisant, mais tout juste suffisant pour mener une vie décente de façon indépendante²⁷ », il définit l'état de pauvreté (les « pauvres » des classes C et D), les autres classes s'en éloignant soit par défaut (les « très pauvres » des classes A et B), soit par excès (les « confortables » des classes E et F, et les « aisés » des classes G et H). Toutes les autres distinctions entre « classes » reposent donc sur un autre critère que le revenu, la « condition », qui renvoie pour une large part à la forme de l'emploi²⁸, pour une autre au statut social qui s'exprime notamment, nous le verrons, par la nature et la localisation de l'habitat.

En effet, malgré leur apparente indépendance, la définition des sections et celle des classes sont étroitement mêlées. Ainsi, parmi les « très pauvres », la « classe inférieure » ne se distingue pas par un niveau de vie plus bas, mais par le fait qu'elle se tient à l'écart du marché du travail. De la même façon, à l'intérieur de la catégorie des « pauvres », une distinction est faite entre ceux dont la pauvreté résulte de l'irrégularité des gains et ceux qui reçoivent des salaires réguliers mais faibles. A niveau de vie grossièrement identique, ce qui fait la différence, ce sont les formes de l'emploi.

25. *JRSS* 1887, p. 328. Cette double nomenclature n'évoluera pas par la suite, sauf la terminologie employée, cf. le tableau p. 11.

26. *JRSS* 1888, p. 278 ; *id.* *LL* 1889, p. 33 ; la définition de 1887 est identique à celle de 1888, à quelques détails de rédaction près (*JRSS* 1887, p. 328). L'auteur ne précisera nulle part ce qu'il entend par une famille « de taille modérée ».

27. *JRSS* 1888, p. 278 ; *id.* *LL* 1889, p. 33. Être « indépendant » signifie dans ce contexte ne pas faire appel aux secours publics ou à la charité privée.

28. Et notamment aux distinctions entre emploi intermittent (*casual*), irrégulier (*irregular*) ou régulier (*regular*), entre emploi salarié et travail indépendant (cf. notamment *JRSS* 1887, sur le premier point p. 335-341, sur le second p. 343).

Les catégories de Booth

Nomenclature des classes ¹

A. [East London : 1,2 % ; Londres : 0,9 %]
1887a, 1887b et 1888b : "The lowest class",
1888a : "The lowest class of occasional labourers,
loafers and semi-criminals"

B. [East London : 11,2 % ; Londres : 7,5 %]
1887a et 1888b : "Casual earnings"
1887b : "Casual and very poor"
1888a : "Casual earnings. Very poor"

[1888b : A et B groupés sous "Very poor"]
[East London : 12,4 % ; Londres : 8,4 %]

C. [East London : 8,3 %]
1887a et 1888a : "Intermittent earnings"
1887b : "Irregular poor"
1888b : "Irregular earnings"

D. [East London : 14,5 %]
1887a et 1888a : "Small regular earnings"
1887b et 1888b : "Regular minimum"

[1888a et 1888b : C et D groupés sous "Poor"]
[East London : 22,8 % ; Londres : 22,3 %]

E. [East London : 42,3 %]
1887a : "Regular standard earnings"
1887b : "Regular ordinary"
1888a : "Regular standard earnings
Above the line of poverty"
1888b : "Ordinary standard earnings"

F. [East London : 13,6 %]
1887a et 1888a : "Higher class labour"
1887b : "Highly paid labour"
1888b : "Highly paid work"

[1888b : E et F groupés sous "Comfortable"]
[East London : 55,9 % ; Londres : 51,5 %]

G. [East London : 3,9 %] 1887a, 1887b,
1888a et 1888b : "Lower middle class"

H. [East London : 5,0 %]
1887a, 1887b, 1888a, 1888b : "Upper middle class"

[1888b : G et H groupés sous "Well-to-do"]
[East London : 8,9 % ; Londres : 17,8 %]

Légende de la carte ²

Noir

1889 : "Very poor, lowest class : vicious
semi-criminals" [correspond à A]
1891a : "Lowest class, vicious, semi-criminal" [correspond à A]
1891b : "The lowest grade (corresponding to Class A)"

Bleu foncé

1889 : "Very poor, casual : those who fall below the [...] standards and are in chronic want" [correspond à B]
1891a : "Very poor, casual. Chronic want" [correspond à la classe B]
1891b : "Very poor (corresponding to Class B)"

Bleu clair

1889 : "Poor : those who have a fairly regular, though bare income as 18/ to 21/ per week for a moderate family" [correspond à D ; pas de couleur correspondant à C]
1891a : "Poor. 18s. to 21s. for a moderate family" [correspond à C et D]
1891b : "Standard poverty (corresponding to Classes C and D)"

Violet

1889 : "Mixed with poverty : some comfortable, others poor" [correspond à E et F mêlés à C et D]
1891a : "Mixed. Some comfortable, others poor" [correspond à E et F mêlés à C et D]
1891b : "Mixed with poverty (usually C and D with E and F, but including Class B in many cases)"

Rose

1889 : "Fairly comfortable (little or no poverty) : regular employment, good ordinary earnings" [correspond à E et F]
1891a : "Fairly comfortable. Good ordinary earnings" [correspond à E et F]
1891b : "Working class comfort (corresponding to Classes E and F, but containing also a large proportion of [...] Class G)"

Rouge

1889 : "Well-to-do : professional classes and large shopkeepers" [correspond à H ; pas de couleur correspondant à G]
1891a : "Well-to-do. Middle class" [correspond à G et H]
1891b : "Well-to-do" [correspond à G et H]

Jaune

1891a : "Upper-middle and upper classes. Wealthy" [correspond à H et au-dessus]
1891a : "Wealthy" [correspond à H et au-dessus]

1. Les définitions 1887a et 1887b sont celles de *JRSS* 1887 (respectivement p. 329-333 [au texte] et p. 331 [en tableau]). Les définitions 1888a et 1888b sont celles de *JRSS* 1888 (respectivement p. 283 [au texte] et p. 311 [en tableau] et, identiques, de *LL* 1889 (respectivement p. 33 [au texte] et p. 35 [en tableau]), aussi bien que de *Poverty* (vol. 1, p. 33 et 35). On notera qu'en 1887 les catégories regroupées "very poor" et "poor" n'apparaissent pas dans la nomenclature, et que les classes C et D ont en commun l'adjectif "regular". Les résultats statistiques sont donnés pour *East London in LL* 1889, p. 34 ; pour l'ensemble de Londres in *LL* 1891, p. 21 (sans détail pour chacune des classes de C à H).

2. La légende 1889 est celle de la carte de l'*East End* (*LL* 1889). La légende 1891a est celle de la carte de l'ensemble de Londres (*LL* 1891), et 1891b celle donnée au texte (*LL* 1891, p. 40).

Une classification stratégique

Les circonstances dans lesquelles l'enquête est lancée sont loin d'être indifférentes. Même si le projet de Booth est en gestation depuis un certain temps, la question de la pauvreté urbaine prend une brûlante actualité dans une conjoncture de crise économique et de peur sociale. Au cours du très rigoureux hiver 1885-1886, la dépression industrielle bat son plein et, le 8 février, c'est l'émeute de ceux qu'on appelle « les chômeurs ». Pendant trois jours il règne sur Londres une atmosphère de Grande Peur et dans les semaines qui suivent, le Lord-Maire lance une vaste collecte pour distribuer des secours malgré les protestations horrifiées de la *Charity Organization Society*. Booth entreprend alors d'élaborer son enquête sur Londres. En mai 1887, les « *West-End Riots* » de l'année précédente ne sont plus qu'un mauvais souvenir et Booth peut dire à ses collègues de la *Royal Statistical Society* :

C'est une situation sérieuse mais qui, visiblement, ne comporte pas de danger social imminent, ou ne conduit pas tout droit à la révolution. [...] Nous pouvons nous permettre d'être calmes et de prendre, pour tenter d'améliorer les choses, le temps et la patience absolument nécessaires si nous devons faire quelque bien que ce soit²⁹.

La sociologie, fille de l'émeute, naît dans le calme qui suit la tempête. « Pour soulager [le] sentiment d'impuissance³⁰ », pour comprendre ce qui s'est produit et empêcher que la peur n'inspire de faux remèdes, Booth veut d'abord établir objectivement les faits, déterminer quelle est la nature et l'ampleur exacte du mal.

Les désordres de février 1886 sont le fait des « chômeurs ». Voilà qui trace le programme de l'enquête, le point d'application spécifique d'une méthode générale, la classification. Ce que Booth veut déterminer, c'est quelle est cette « abondante matière première dont peut être extrait un meeting de masse des chômeurs³¹ ». Et sa conclusion est aussi ce que l'on peut considérer comme son intuition stratégique initiale : « les chômeurs [sont] une armée imaginaire³² ». Pour établir ce résultat, il est nécessaire de classer, de « décomposer la

29. *JRRS* 1887, p. 375.

30. *JRRS* 1887, p. 376. Cf. aussi *LL* 1889, p. 6.

31. *JRRS* 1887, p. 371. Deux ans plus tard, Booth reprendra cette phrase, mais l'éloignement du danger autorisant une pointe d'ironie, il s'agira cette fois d'un « *Sunday mass meeting* » (*LL* 1889, p. 150).

32. *LL* 1889, p. 164.

masse³³ ». Au terme de l'opération, la foule grondante des chômeurs se sera évanouie et il ne restera qu'« une sélection des inadaptés³⁴ » de diverses classes. Parmi ceux-là, les membres de la classe A, qui « ne veulent pas vraiment de travail³⁵ », et ceux de la classe B qui « ne sont pas chômeurs » mais « mal employés³⁶ ». Les seuls qui puissent être « certainement chômeurs » sont les ouvriers stables car « c'est seulement ceux qui ont habituellement un emploi régulier et qui maintenant n'en ont pas qui sont "sans travail"³⁷ ».

Nous voilà au cœur de la théorie de Booth sur la pauvreté. Cette catégorisation ternaire – inemployables, irréguliers excédentaires, réguliers – dominera le débat britannique sur les chômeurs à partir des années 1890. Bientôt théorisée par Alfred Marshall, elle inspirera l'*Unemployed Workmen Act* de 1905 et sera finalement reprise par William Beveridge pour fonder des propositions de politique sociale très éloignées de celles qu'imaginait Booth, les bureaux publics de placement et l'assurance chômage³⁸.

Avec sa nomenclature des classes, Booth catégorise des populations dont les « problèmes » sont distincts et donc justiciables de méthodes différentes de traitement. Classer la population n'est pas une simple affaire de statistique, mais une opération stratégique. L'énoncé de « problèmes » et de « solutions » ne constitue pas le résultat de l'enquête, mais le principe de la classification dans laquelle les « données » s'organisent et trouvent leur intelligibilité.

C'est ce que je voudrais maintenant établir en montrant que la nomenclature de Booth qui se présente, dans l'ordre de l'exposition, sous la forme d'une échelle peut être regardée comme fondée, dans l'ordre de la découverte, sur une série d'oppositions binaires. Chacune d'elles désigne une distinction stratégique entre deux problèmes, deux populations-cibles, deux méthodes d'action. L'échelle statistique apparaît ainsi comme la combinaison de ces diverses dichotomies pratiques et la construction cognitive comme de part en part fondée sur un projet réformateur.

33. *JRRS* 1888, p. 296 ; *id.* *LL* 1889, p. 149.

34. *JRRS* 1887, p. 373 ; *id.* *LL* 1889, p. 150.

35. *JRRS* 1887, p. 372 ; *id.* *LL* 1889, p. 150.

36. *JRRS* 1887, p. 372. Cf. aussi *JRRS* 1888, p. 296 ; même thème : *LL* 1889, p. 150-151 et 164-165.

37. *JRRS* 1887, p. 372 et 371 ; *id.* *LL* 1889, p. 151.

38. Cf. Christian Topalov, « Invention du chômage et politiques sociales au début du siècle », *Temps modernes*, vol. 43, n° 496-497, novembre-décembre 1987, p. 53-92.

DOSSIER

Observer, classer, administrer *Distinguer le problème de la pauvreté de ceux des « vraies classes laborieuses » : la « ligne de pauvreté » (A, B, C et D versus E et F)*
C. Topalov
C. Booth et le peuple de Londres

Le résultat de l'enquête de Booth qui a le plus ému ses contemporains a été d'établir qu'il y avait dans l'*East End* plus de 300 000 personnes et à Londres près de 1 300 000, soit 30,7 % de la population, qui vivaient dans la pauvreté³⁹. Mais le corrélat de cette découverte n'est pas moins important aux yeux de Booth : la majorité de la population laborieuse jouit en effet d'un confort satisfaisant⁴⁰. L'objectif de l'enquête est donc atteint, qui était de montrer que les masses misérables évoquées par les bourgeois sentimentaux et les révolutionnaires n'existent pas :

La question de ceux qui souffrent effectivement de la pauvreté doit être considérée séparément de celle des vraies classes laborieuses, dont le désir pour une plus grande part de la richesse est d'une nature différente. [...] Confondre ces problèmes fondamentalement distincts, c'est rendre impossible la solution de l'un et de l'autre⁴¹.

La fusion désastreuse des pauvres et des artisans dans la masse des chômeurs en émeute n'a pas lieu d'être.

C'est la fonction de la « ligne de pauvreté » que d'établir cette séparation nette entre les classes A à D d'une part, E et F d'autre part⁴². Ces deux dernières, prises ensemble, « représentent vraiment le niveau de vie ordinaire en Angleterre », « le lot commun de l'humanité⁴³ ». Ce sont les ouvriers respectables, dotés d'« un sens aigu de leur responsabilité sociale, qui n'est pas dépourvu d'un sens de leur supériorité sociale⁴⁴ ». Prenant le contre-pied de la littérature misérabiliste et des préjugés de nombre de ses lecteurs, Booth ne tarit pas d'éloges pour les ouvriers de la classe E, leur vie simple et naturelle, l'amour qu'ils portent à leurs enfants, leur fierté⁴⁵. Pour eux, la voie principale de la réforme est l'organisation :

Cette classe est reconnue comme le terrain de toutes les formes de coopération et d'association et je crois, et suis heureux de croire, qu'elle tient son avenir dans ses propres mains⁴⁶.

Booth, comme bien d'autres réformateurs britanniques de son temps, n'hésite donc pas à considérer mutualisme et syndicalisme comme des forces de progrès social, témoignages et garants de l'indépendance des vrais ouvriers et de leur séparation d'avec les pauvres de

39. *LL* 1889, p. 34-35 ; *LL* 1891, p. 21.

40. Ce point est souligné par E. P. Hennock, "Poverty and Social Theory in England: The Experience of the Eighteen-Eighties", *Social History*, vol. 1, January 1976, p. 70-74.

41. *JRRS* 1887, p. 375-376 ; *id.* *LL* 1889, p. 155.

42. Ce terme est employé par Booth pour la première fois dans *JRRS* 1887, p. 329.

43. 1889, p. 157 et 161. Cf. aussi *JRRS* 1887, p. 333.

44. *LL* 1889, p. 159.

45. Cf. notamment *LL* 1889, p. 157-162.

46. *JRRS* 1887, p. 333 ; *id.* *LL* 1889, p. 51.

toutes espèces. Certes, la classe E, comme la fraction de la classe F constituée d'artisans prospères qui lui fournit ses dirigeants naturels, est parfois mécontente de son sort et hostile à ses employeurs. Elle constitue aussi le terrain d'élection du socialisme⁴⁷. Manifestement, cela n'inquiète pas outre mesure le conservateur qu'est Booth, qui voit dans ces mouvements, si toutefois ils restent nettement séparés de ceux qui agitent les pauvres, les gages d'un avenir de progrès social⁴⁸.

Reste toutefois un problème sérieux. Si, en tant que groupe, la classe E est assurée de son présent et de son avenir, les individus qui la composent restent toujours à la merci d'une longue maladie du chef de famille, d'un manque d'emploi prolongé, d'un nombre excessif d'enfants. Il suffit d'un aléa de ce genre pour que l'ouvrier glisse vers une classe inférieure et, une fois ceci survenu, rien n'assure qu'il puisse remonter l'échelle sociale. Booth et d'autres ont observé de telles déchéances sur les docks où chaque dépression jette les meilleurs artisans à la quête d'un emploi précaire⁴⁹. La question stratégique est ici d'imaginer des dispositifs qui, réduisant l'insécurité, rendent infranchissable la ligne de pauvreté et transforment la partition statistique en une frontière sociale. La mutuelle (*Friendly Society*), le syndicat et ses divers fonds d'assurance contribuent à cet objectif. En 1891, Booth proposera une retraite pour les personnes âgées, payée à tous et financée par l'impôt⁵⁰. Une autre voie, exposée dix ans plus tard, est l'« expansion » de la ville : « Un ruisseau qui court est toujours sain, une mare qui stagne est le danger⁵¹. » En migrant vers la périphérie, les ouvriers les plus aisés et aux emplois les plus stables laisseront leurs anciens logements aux autres, « indéplaçables⁵² ». Ce départ des classes ouvrières des vieux quartiers populaires où elles résident aux côtés des pauvres est hautement souhaitable, et il a d'ailleurs déjà commencé. Pour favoriser cet « étalement de la population⁵³ », il faut créer des transports rapides et bon marché qui favoriseront le développement d'un habitat sain en périphérie et la décentralisation des industries⁵⁴. Ces diverses prescriptions, qui ne sont d'ailleurs pas propres à Booth, porteront bientôt leurs fruits dans les politiques du logement et le *town planning*, les législations de retraites et d'assurances.

47. *LL* 1889, p. 597-598.

48. En 1903, toutefois, il devra « admettre [sa] déception devant l'échec de l'organisation syndicale à remplir le rôle qui était attendu d'elle » (*Final Volume*, p. 203).

49. Cf. *JRRS* 1887, p. 334.

50. Charles Booth, "Enumeration and Classification of Paupers, and State Pensions For the Aged", *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 54, n° 4, December 1891, p. 600-643.

51. *Final Volume*, p. 206.

52. *Ibid.*, p. 186.

53. *Ibid.*

54. *Ibid.*, p. 179-190. Déjà, en 1901, Booth avait proposé que soit créé un *Transport Board* et que les investissements dans ce domaine soient pris en charge par les autorités locales (Charles Booth, *Improved Means of Locomotion as a First Step Toward the Cure of the Housing Difficulties of London*, London, Macmillan, 1901), et il défendra ce point de vue en 1903 devant la *Royal Commission on the Means of Locomotion and Transport in London*, qui en reprendra l'essentiel.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov
C. Booth et le peuple de Londres

*Distinguer le problème du désordre
de celui de la pauvreté (A versus B, C et D)*

L'interprétation de l'émeute doit trouver sa place dans la construction savante. Dès la communication de 1888, on relève déjà cette incidente :

Laissant de côté la classe A, qui concerne plutôt la question du désordre, nous avons les classes B, C et D, qui contiennent la vraie question de la pauvreté⁵⁵.

De la même façon que le problème de la pauvreté n'est pas celui des vraies classes laborieuses, le problème du désordre ne concerne pas la grande masse des pauvres. Une fois établi que les membres de la classe A ne constituent que 1,2 % de la population de l'*East End*, il n'y a plus lieu de craindre le pire. Décidément, le 8 février 1886 n'a pas eu lieu, ou du moins n'a pas été ce que l'on a pu croire.

Les hordes de barbares dont on a parlé, qui, sortant de leurs taudis, vont un jour engloutir la civilisation moderne, n'existent pas. Ils sont des barbares, mais ils sont une poignée, un pourcentage faible et décroissant, une honte, mais pas un danger⁵⁶.

55. *JRRS* 1888, p. 293 ; *id.* *LL* 1889, p. 131.

56. *LL* 1889, p. 39 ; *id.*, à quelques détails près, *JRRS* 1888, p. 305.

57. Cf. les principales descriptions de la classe A : *JRRS* 1887, p. 329 et 334-335 ; *LL* 1889, p. 37-39 et 594-595.

58. *LL* 1889, p. 594. « Alsatia », d'après l'Alsace, région disputée entre France et Allemagne, désignait au XVII^e siècle le territoire de l'ancien domaine du Whitefriars Monastery. Affranchi de la juridiction de la City pendant plus d'un siècle, ce quartier était considéré, à l'égal de la Cour des Miracles à Paris, comme le repaire du crime. Cf. aussi *JRRS* 1887, p. 334.

59. *JRRS* 1887, p. 329 ; *LL* 1889, p. 38 et 594.

60. [Andrew Mearns], *The Bitter Cry of Outcast London: An Enquiry into the Condition of the Abject Poor*, London, London Congregational Union, 1883.

Journaliers prétendus, fainéants, vendeurs des rues et saltimbanques, criminels exerçant une profession fictive, sans-abri allant d'un asile de nuit à l'autre, les membres de la classe A constituent un monde à part⁵⁷. Évoquant une image ancienne, souvent dépeinte par Dickens dans la première partie du siècle, Booth souligne cette extraterritorialité :

Cette classe de gens sauvage et semi-criminelle a eu son âge d'or à l'époque où des quartiers entiers de Londres étaient entre ses mains. Elle désire surtout qu'on la laisse tranquille, qu'on lui permette de créer sa propre Alsatia⁵⁸.

Si Booth décrit les membres de la classe A comme des « sauvages », c'est qu'ils se tiennent strictement et volontairement en dehors de la civilisation. Ce sont eux les véritables « *outcasts*⁵⁹ », terme qui évoque les intouchables de la perle de l'Empire et que Booth utilise sans doute en écho au pamphlet de 1883 qui confondait tous les pauvres de la métropole sous cette unique catégorie⁶⁰. Or, avec la classe A, il ne s'agit nullement des pauvres dans leur ensemble mais seulement de ceux qui se tiennent à l'écart du marché du travail.

[Ils] grappillent leur subsistance sans travailler d'aucune façon. Leur vie est une vie de sauvages, avec des vicissitudes d'extrême privation et d'excès occasionnels. [...] Ils ne rendent aucun service utile, ils ne créent aucune richesse : plus souvent ils la détruisent. Ils dégradent tout ce qu'ils touchent [...] ⁶¹.

Booth, réaliste, admet qu'il s'agit sans doute d'« un mal nécessaire dans toutes les grandes villes ⁶² », mais il n'est pas à court de recommandations pour tenter de le combattre et de le réduire. La première riposte, c'est de refuser tout secours charitable à la « classe inférieure » et de la harceler par une répression policière constante ⁶³.

Mais à cette guérilla doit s'ajouter une guerre totale dont l'objectif doit être d'éliminer sans faiblesse la classe A. Puisque celle-ci est « dans une large mesure héréditaire », il faut en tarir la reproduction en séparant les enfants des parents, et placer ceux-là dans des écoles spéciales pour indigents ou des écoles professionnelles ⁶⁴. Booth fait ici écho à une discussion ancienne sur l'extinction du paupérisme par la ségrégation des sexes dans la *workhouse*, et soutient sur ce point précis les doctrines du darwinisme social qui aboutiront, avec l'eugénisme des années 1900, à recommander la « stérilisation des inadaptés ⁶⁵ ». On sait que ce courant jouera un rôle central dans la première institutionnalisation de la sociologie britannique avec la création en 1903 de la *Sociological Society*.

Une stratégie urbaine, aussi, est requise. « Dès que [la classe A] prend possession d'une rue, celle-ci est mûre pour être détruite, et doit l'être [...]. Une politique constante de dispersion doit être conduite par l'État pour lutter contre eux [...] ⁶⁶. » En démolissant les taudis de la classe A, on pousse la classe B à habiter dans d'autres quartiers. « On y gagnerait beaucoup si l'on pouvait renforcer la distinction entre eux et la classe industrielle la plus basse et mettre un terme aux échanges constants [...] qui rendent aujourd'hui difficile de tracer une limite entre les classes A et B ⁶⁷. » C'est une politique sanitaire qui est cette fois requise pour transformer la nomenclature savante en réalité ⁶⁸.

Ces prescriptions éclairent d'un jour bien particulier la « Carte de la pauvreté ». En localisant avec précision les rues où habitent les classes A et B, stigmatisées de couleurs sombres qui les font ressortir avec netteté, Booth désigne à la pioche des démolisseurs les « foyers

61. *LI* 1889, p. 38.

62. *Ibid.*

63. *JRRS* 1887, p. 335 ; *id.* *LI* 1889, p. 38.

64. *Ibid.*

65. Cf. notamment Francis Galton, "Eugenics: Its Definition, Scope and Aims. Read before the Sociological Society on May 16th, 1904", *Sociological Papers*, vol. 1, 1905, p. 45-50, et "Restrictions in Marriage, Read Before the Sociological Society, on Tuesday, February 14th, 1905", *Sociological Papers*, vol. 2, 1906, p. 3-17 ; Havelock Ellis, "The Sterilization of the Unfit", *Eugenics Review*, vol. 1, n° 3, September 1909, p. 203-206.

66. *LI* 1889, p. 594-595 ; cf. aussi *JRRS* 1887, p. 358.

67. *LI* 1889, p. 595.

68. Sur la difficulté à distinguer nettement les classes A et B : *JRRS* 1887, p. 329 ; *LI* 1889, p. 595.

DOSSIER

Observer, classer, administrer
C. Topalov
C. Booth et le peuple de Londres

du vice⁶⁹ ». La comparaison des rues noires et bleues foncé de Booth avec les opérations de *slum clearance* du *London County Council* pendant le demi-siècle qui suivra est à cet égard éloquente.

*A la racine du problème de la pauvreté,
l'irrégularité de l'emploi (B versus C et D)*

Une fois mis de côté les « sauvages », reste à analyser en ses parties le problème de la pauvreté. La dichotomie stratégique est ici celle qui oppose les « très pauvres » de la classe B aux « pauvres » des classes C et D. Elle peut être énoncée en termes de niveau de vie, bien que de ce point de vue la distinction soit « nécessairement arbitraire⁷⁰ ». Mais la nomenclature n'est pas d'abord une échelle statistique, c'est un diagnostic social et l'opposition entre B d'un côté et C et D de l'autre a pour fonction de définir un problème et de désigner un groupe-cible. Pour donner aux pauvres une chance d'amélioration, il faut les débarrasser de la présence et de la concurrence des plus pauvres qu'eux.

Pour les riches, les très pauvres présentent un intérêt sentimental : pour les pauvres, ils sont un fardeau écrasant. La pauvreté des pauvres est principalement le résultat de la concurrence des très pauvres. Je crois que l'unique solution du problème de la pauvreté, c'est d'écarter entièrement cette classe de la lutte quotidienne pour l'existence⁷¹.

C'est en effet l'existence même de ces ouvriers aux emplois et aux gains les plus irréguliers qui aggrave l'instabilité de l'emploi des membres de la classe C et fait pression sur les bas salaires des membres de la classe D, maintenant ainsi les uns et les autres dans la pauvreté. En bref, « avec la classe B nous avons le cœur de la question sociale⁷² ».

Cette classe est incapable d'un travail régulier. Sur ce point central, les notations de Booth abondent :

Ces personnes, en tant que classe, sont instables, vivent au jour le jour, aiment le plaisir et sont toujours pauvres ; travailler quand ils le veulent et s'amuser quand ils le veulent est leur idéal⁷³.

Ce qui est ici en cause, comme d'ordinaire chez Booth, c'est à la fois un mode de vie insatisfaisant des personnes et un problème d'organisation sociale : « Le système actuel convient au caractère des ouvriers. Ils conviennent au système et celui-ci leur convient, et il

69. En 1903, Booth sera plus réservé sur les opérations de démolition, car « les pauvres évincés vont s'entasser ailleurs » (*Final Volume*, p. 185).

70. *LL* 1889, p. 33. Cf. aussi p. 37.

71. *JRRS* 1888, p. 299 ; *id.* *LL* 1889, p. 154.

72. *LL* 1889, p. 596.

73. *JRRS* 1887, p. 329. Cf. aussi *JRRS* 1887, p. 336 ; *LL* 1889, p. 42-43 ; *JRRS* 1887, p. 336.

est impossible de dire où commence ce cercle vicieux⁷⁴. » Booth construit donc sa classe B pour désigner un groupe spécifique en même temps qu'un problème général, celui de l'emploi irrégulier. Ceci apparaît clairement dans le fait qu'autant la délimitation entre les classes B et C est incertaine, autant elle est tranchée entre les classes C et D. Bien qu'elles soient toutes deux aussi pauvres, la classe D se distingue nettement par une régularité au travail et un mode de vie qui la rapprochent de la vraie classe laborieuse, avec laquelle elle constitue dans l'*East End* « la véritable classe moyenne⁷⁵ ». Transversale à la « ligne de pauvreté », une coupure fondamentale oppose donc deux façons de vivre et deux formes d'emploi, ce que Michael Cullen appelle la « ligne de respectabilité⁷⁶ ».

Ces distinctions entre les pauvres « méritants » et ceux qui ne le sont pas sont en effet traditionnelles, mais elles sont réinterprétées à partir d'un diagnostic nouveau qui concerne l'organisation du marché du travail. Sur ce point, Booth partage les vues des nombreux réformateurs de son temps qui dénoncent le travail intermittent (*casual labour*), dont les ouvriers du port constituent le cas emblématique, comme un facteur permanent de démoralisation. Le problème tient à ce qu'un trop grand nombre d'ouvriers stagnent dans des industries et des localités où l'offre de main-d'œuvre est toujours en excès sur la demande. Ce surplus permanent de travailleurs irréguliers doit être éliminé pour que puissent travailler régulièrement ceux qui resteraient sur le marché. « Tout ce que B fait pourrait être fait par C et D dans leurs heures aujourd'hui oisives⁷⁷. » Voilà pourquoi Booth a besoin de la classe B : source du problème, elle lui offre aussi une solution.

L'objectif est clairement énoncé : « se débarrasser de la classe B, ou du moins tempérer le mal que son existence déréglée fait aux autres et à elle-même⁷⁸ ». En 1888, Booth formule une solution radicale, qu'il appellera bientôt une « forme limitée de socialisme⁷⁹ » :

La communauté individualiste sur laquelle est fondée notre foi sera obligée dans son propre intérêt de prendre en charge les vies de ceux qui, pour quelque cause que ce soit, sont incapables d'une existence indépendante pour les élever à la norme (*standard*) requise [...] ⁸⁰.

On peut s'attendre à quelque résistance de la part des intéressés, car « aussi lentement et doucement que cela

74. *JRRS* 1888, p. 297 ; *id.* *LL* 1889, p. 152.

75. *JRRS* 1887, p. 332 ; *id.* *LI* 1889, p. 51.

76. M. J. Cullen, "Charles Booth's Poverty Survey", *op. cit.*, p. 159.

77. *LI* 1889, p. 163. Cf. aussi *JRRS* 1888, p. 299 ; *Final Volume*, p. 207.

78. *LL* 1889, p. 164.

79. *LL* 1889, p. 167.

80. *JRRS* 1888, p. 308.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov

C. Booth et le peuple de Londres

puisse être fait, ce n'est pas un processus agréable que d'être amélioré et supprimé de la face de la terre [...]»⁸¹. Or, dans un pays d'hommes libres et non d'esclaves, « la seule forme que puisse prendre la contrainte est de rendre impossible de vivre différemment, d'imposer un niveau de vie (*standard of life*) qui obligerait chacun de nous à accepter le secours de l'État sous la forme prescrite par l'État, à moins que nous soyons capables de nous conformer volontairement à cette norme (*standard*)»⁸². Cette terminologie annonce directement celle par laquelle socialistes fabiens et radicaux libéraux théoriseront les grandes lois sociales des années 1909-1911. C'est en particulier celle qu'utilisera Winston Churchill en 1907 pour justifier un « *Minimum Standard* » garanti par un « *safety net*»⁸³.

D'un point de vue pratique, précise Booth, « ces gens devraient être autorisés à vivre en famille dans des groupes industriels implantés là où le sol et les matériaux de construction sont bon marché ; ils seraient bien logés, bien nourris et bien chauffés ; ils seraient éduqués, formés et employés à travailler du matin au soir [...] ». Avec cette proposition, Booth n'innove guère. Le thème des colonies de travail rééducatives, pénales ou volontaires, est central dans le débat réformateur des années 1880 et le restera jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Des expériences auront lieu en Allemagne, en France et en Grande-Bretagne où elles trouveront leurs plus chauds partisans aussi bien à l'armée du Salut que chez les « nouveaux libéraux » et les fabiens.

Booth, toutefois, renoncera par la suite à cette solution. Reprise dans l'édition de 1889, elle n'est plus évoquée dans l'adresse qu'il délivre en novembre 1892 en tant que nouveau président de la *Royal Statistical Society* sur les problèmes du travail dans les docks⁸⁴. En 1897, bien qu'il continue à ne voir aucune objection de principe à sa proposition « socialiste », il admet que la méthode est impraticable, pour l'unique raison que « les incapables refuseraient de se soumettre à la discipline qui seule donnerait une valeur industrielle ou éducative à leur travail»⁸⁵. Et, en 1903, dans les conclusions finales de l'enquête, il admet que l'idée des « colonies industrielles » n'est valide que pour combattre l'indigence et le vagabondage⁸⁶.

81. *JRRS* 1888, p. 308.

82. *LL* 1889, p. 166.

83. Winston Churchill, "Letter to the Editor", *Nation*, 7 March 1908, p. 812-813.

84. Charles Booth, "The Inaugural Address of Charles Booth, Esq., President of the Royal Statistical Society. Session 1892-93. Delivered 15th November, 1892", *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 55, n° 4, December 1892, p. 521-557 [ci-après *JRRS* 1892].

85. *LL* 2° éd., vol. 9, p. 420 ; *id.* *Industry*, vol. 5, p. 318. Il faut cependant souligner que les passages où la solution de 1888 est exposée sont repris sans modification dans l'édition de 1902 (*Poverty*, vol. 1, p. 162-171, p. 595-596 et p. 598). Tout au plus, Booth ajoute un avertissement selon lequel « les idées présentées dans ce chapitre seront examinées plus complètement dans le volume de conclusions » (*Poverty*, vol. 1, p. 171).

86. *Final Volume*, p. 208.

D'autres hypothèses plus réalistes étaient déjà esquissées en 1888. Elles reposent non pas sur une politique publique mais sur une « organisation supérieure de l'industrie⁸⁷ ». Booth, comme Marshall, les Webb et beaucoup d'autres, place son espoir dans le développement du machinisme et du système d'usine⁸⁸. Plus l'industrie sera rationalisée, mécanisée et dépendante du capital fixe, plus l'emploi sera stable. Dès lors, les travailleurs intermittents seront contraints à s'adapter ou à disparaître.

Cette rationalisation, toutefois, peut s'imposer par des voies inattendues. Une de celles-ci, ignorée par Booth en 1888, lui est suggérée par la « grande grève des docks » d'août 1889. Fait exceptionnel, une partie du public bourgeois de Londres est favorable à ce mouvement et Booth y voit la promesse que la classe B sera bientôt éliminée par les soins des ouvriers réguliers eux-mêmes⁸⁹. La création d'un syndicat général des docks au cours de la grève, dit-il en novembre 1892, montre que les vrais dockers ont pris leur destin en main. On peut espérer que le syndicat contribuera à écarter les intermittents et à favoriser la régularité au travail de ses propres adhérents, les employeurs modifiant de leur côté des pratiques d'embauche dépassées. Avec un système de listes prioritaires, les dockers seraient tenus à un travail régulier s'ils ne veulent pas voir la porte se fermer définitivement⁹⁰. S'interrogeant sur ce qu'il adviendra des exclus, Booth se contente d'affirmer : « une pression accrue sur quelques existences pendant la période de transition n'est d'aucun poids au regard de l'amélioration permanente et croissante qui en résulterait⁹¹ ».

Ainsi, par une série de distinctions stratégiques formalisées dans le langage de la science, Booth redéfinit la « question sociale », la rendant du même coup pensable et traitable. Il place en son centre le « *residuum* », les travailleurs intermittents, et désigne ainsi le double problème de la réorganisation des formes de l'emploi industriel et de la réforme des mœurs populaires. D'autres achèveront bientôt ce déplacement du regard savant de l'individu vers la société et de l'action réformatrice de la moralisation vers l'organisation.

87. *JRRS* 1888, p. 298 ; *id.* *LL* 1889, p. 154.

88. *JRRS* 1888, p. 298 ; *LL* 1889, p. 153-154. Cf. aussi E. H. Carbutt, D. F. Schloss, in "Discussion on Mr Booth's Paper", *ibid.*, p. 335 et 338.

89. Comme il l'avait préconisé in *LL* 1889, p. 598.

90. Sur les changements réellement survenus dans le port de Londres, cf. Gordon Phillips, Noel Whiteside, *Casual Labour: The Unemployment Question in the Port Transport Industry, 1880-1970*, Oxford, Clarendon, 1985.

91. *JRRS* 1892, p. 554.

Une « carte sociale »

Booth publie une “*Map of East London Poverty*” en 1889 en encart au premier volume de *Life and Labour* et, en 1891, sa “*Descriptive Map of London Poverty, 1889*” en quatre planches couvrant l’ensemble de l’aire métropolitaine⁹². Autant, sinon plus, que les résultats statistiques de l’enquête, la carte de Booth parlera au public.

Il s’agit sans doute de la première carte thématique qui représente une ville entière et la distribution spatiale des « conditions sociales » de sa population. C’est un langage nouveau dont les propriétés apparaissent avec une clarté singulière en ce moment originel. Cette façon de représenter la ville, en effet, est bien distincte de celles qui prévalent alors et, sur certains points, s’oppose à celles-ci. Elle implique des contraintes formelles qui marquent le contenu de son discours silencieux, et produisent des effets cognitifs et sociaux tout à fait particuliers.

A la différence d’un écrit, et comme un tableau ou une gravure, une carte est un regard offert à d’autres regards. Ce jeu du regard est au principe de l’enquête sociale : « Ce que j’ai essayé de présenter à mes lecteurs, dit Booth, est une image ou une façon de regarder les choses, plutôt qu’une doctrine ou un argument⁹³. » Il décrit d’ailleurs métaphoriquement son entreprise comme un voyage intérieur dans l’univers des images qui n’est pas sans évoquer une initiation platonicienne. L’acte initial en est de faire table rase de préjugés dont la forme la plus tenace est justement l’image.

East London était caché au regard par un rideau sur lequel étaient peintes de terribles images : enfants affamés, femmes souffrantes, hommes épuisés de travail ; monstres et démons d’inhumanité ; géants de maladie et de désespoir. Ces images représentaient-elles vraiment ce qui se trouvait derrière ou bien leur rapport avec les faits était-il semblable à celui que les images à l’extérieur d’un baraquement de fête foraine ont avec le spectacle à l’intérieur ? Les auteurs de ce livre ont [...] essayé de soulever ce rideau et de voir par eux-mêmes le monde qu’il cachait⁹⁴.

Pour passer du monde des ombres à celui des réalités, l’ascèse de l’objectivité exige dans un premier temps de cesser de « voir » afin de n’enregistrer que des faits purifiés par la dure discipline de la statistique.

92. Une version révisée de la carte paraîtra en 1900 sous le titre “*Map Descriptive of London Poverty, 1898-99*”. C’est celle-ci qui sera insérée par fragments dans la série *Religious Influences*, publiée en 1902-1903, qui comprendra en outre une série de cartes des « institutions sociales ».

93. *Industry*, vol. 5, p. 337.

94. *LL* 1889, p. 591-592.

Au départ, nous avons fermé les yeux, de crainte que nos propres préjugés ne colorent les informations que nous recevions. Ce ne fut pas avant que les livres fussent terminés que moi-même ou mes secrétaires avons visité les rues dans lesquelles nous avons jusque-là vécu en imagination⁹⁵.

C'est donc seulement au terme d'un long détour dans l'univers de la mesure que Booth restitue une image, nouvelle et combien puissante, de la ville qu'il s'était d'abord interdit d'aller voir.

Une vision d'en haut

Une carte est d'abord une affaire d'angle de vue. La carte de Booth, carte moderne, est une vision zénithale d'un territoire. Bien que le moins « naturel » qui soit, ce type de représentation de la ville est, à la fin du XIX^e siècle, devenu banal. Depuis les années 1760, on trouve dans le commerce des cartes de Londres que les visiteurs peuvent plier et glisser dans une poche, des index complets des rues sont disponibles à partir des années 1810 et le premier *Atlas* de la ville paraît en 1854. Avec le flux touristique qui accompagne et suit l'exposition de 1851, la fabrication de cartes est devenue une industrie florissante et la carte zénithale moderne un objet d'usage courant⁹⁶. Le relevé trigonométrique entrepris dans l'ensemble du pays est terminé pour Londres en 1822 et permet l'édition de l'*Ordnance Survey Map*, la carte d'état-major britannique. C'est sur ce fonds de plan que Booth établit sa « Carte de la pauvreté », et il la publiera en utilisant une remarquable carte de Londres établie par Edward Stanford, disponible dans le commerce en 24 planches⁹⁷.

Regarder d'en haut la société urbaine était une innovation de première importance. A la fin des années 1880, c'est en effet à des échelles et sous des angles tout différents que travaillent les observateurs du peuple des villes.

Leur vision la plus commune est celle qui correspond à l'activité des institutions de l'assistance publique et de la philanthropie. Il s'agit d'un regard à la fois prochain et horizontal, à hauteur d'homme. C'est d'abord une vision de la rue, celle du bourgeois qui s'aventure dans les quartiers populaires ou celle de l'officier public qui a la charge de ceux-ci : bâtiments délabrés, immondices répandus, corps et visages, atmosphères.

95. *LL* 1889, p. 25.

96. Cf. H. J. Dyos, "A Guide to the Streets of Victorian London", in David Cannadine, David Reeder, *Exploring the Urban Past: Essays in Urban History* by H. J. Dyos, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 190-201.

97. Booth établit sa carte au 1/2500^e environ (échelle de l'*Ordnance Survey Map*) et la firme Stanford la réduit au 1/10 000^e environ pour la publication (*LL* 1891, p. 16). Cf. Ralph Hyde, "Charles Booth's Poverty Maps: A Bibliographical Note", in David Reeder (éd.), *Charles Booth's Descriptive Map of London Poverty, 1889*, London, London Topographical Society, publication n° 130, 1984.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov
C. Booth et le peuple de Londres

C'est, moins souvent, une vision des intérieurs ouvriers, celle du visiteur des pauvres ou de l'inspecteur sanitaire. Nous sommes à l'époque où la visite des taudis par les gens de qualité est érigée en un loisir, honorable ou canaille, qui a même un nom : *slumming*. Les gravures publiées dans les magazines expriment et consolident ce regard. Tantôt l'illustrateur insiste sur le pittoresque des tableaux ou des types humains rencontrés, à la manière des images rapportées des divers coins de l'Empire, tantôt il dramatise les ombres des lieux de la misère et du vice, note dominante des visions de l'*East End* gravées par Gustave Doré comme de celles publiées dans *Punch* tout au long des années 1880⁹⁸. Les photographes prendront bientôt le relais, travaillant pour les journaux ou les autorités locales désireuses d'illustrer leurs politiques sanitaires, et Booth ne manquera pas, d'ailleurs, d'utiliser la métaphore de l'« image instantanée » pour décrire son travail⁹⁹.

Si, pour une part, la « Carte de la pauvreté » met en forme ces images communes de la ville, elle est en même temps une vision d'en haut d'une nature différente. Le déplacement d'angle prolonge en la modifiant une autre activité prisée des classes moyennes du temps, le spectacle des panoramas urbains. Il s'agit là d'une représentation vivace depuis fort longtemps dans la peinture et la gravure anglaises, mais qui a pris au début du XIX^e siècle une forme nouvelle dont les contemporains de Booth sont toujours friands. Depuis le premier Panorama créé par le peintre Robert Barker à Leicester Place en 1793, le public londonien a pu visiter un bon nombre de lieux offrant, dans une salle circulaire ou ovale, la représentation complète d'un paysage savamment rendu en perspective. Dans le Colosseum, Panthéon miniature construit par Decimus Burton en 1829 près de Regent's Park, Londres elle-même s'offre au regard des visiteurs comme du sommet de la coupole de Saint Paul. Depuis les hauteurs de Hampstead ou du sommet de certains bâtiments publics, le panorama « réel » de la ville devient interchangeable avec la représentation panoramique peinte. Quelques années plus tard, en 1910, avec l'« *Outlook Tower* » de Patrick Geddes à Edimbourg, la substituabilité de la ville regardée de haut et de la ville représentée par les cartes et les maquettes de la science urbaine trouvera une expression achevée¹⁰⁰.

98. Je remercie Raphael Samuel pour cette dernière indication.

99. *LL* 1889, p. 26.

100. Sur l'« *Outlook Tower* », cf. Patrick Geddes, « The Civic Survey of Edinburgh », in *Transactions of the Town Planning Conference*, October 1910, London, p. 537-574.

Si les panoramas offrent de la ville une vision synthétique, ils en ignorent les habitants et tendent à souligner plutôt le pittoresque ou la grandeur du cadre urbain que la vie sociale qui s'y déroule. Surtout, le panorama place le spectateur au centre du paysage, qu'il ne peut d'ailleurs voir tout entier simultanément, alors qu'avec la carte zénithale l'observateur est totalement extérieur à la ville qu'il domine. Cependant l'usage des panoramas rend la ville surplombée digne d'être regardée et donne peut-être un sens particulier à une autre expérience coutumière des membres de la bourgeoisie lorsqu'ils se rendent à leurs résidences de campagne, celle du chemin de fer. Elle leur offre en effet une occasion rare d'observer les quartiers populaires, précisément sur le mode du panorama.

Ceux d'entre nous qui n'ont rien vu de plus ont au moins eu de ces endroits une sorte de vue à vol d'oiseau depuis la fenêtre d'une voiture de chemin de fer, en passant sur un viaduc construit au-dessus des cheminées du Londres à deux étages¹⁰¹.

Peut-être la carte sociale hérite-t-elle de la visite aux taudis son attention aux types sociaux et du panorama sa vision globale de la ville. Mais, parce qu'elle est une carte moderne, zénithale, elle produit une abstraction particulière qu'ignoraient toutes les visions antérieures : l'espace urbain considéré comme territoire.

La représentation complète d'un territoire

L'enquête de Booth entend rompre radicalement avec un genre littéraire et scientifique qui a derrière lui une longue histoire : le récit du voyage dans les bas-fonds. Aux impressions du voyageur, il veut substituer la mesure et la carte.

Depuis les années 1830 et 1840 se sont en effet multipliés, en Grande-Bretagne comme ailleurs, fictions, reportages et enquêtes qui conduisent le lecteur bourgeois dans le monde exotique des ouvriers des villes. A la fin des années 1880, les figures textuelles de cette tradition déjà ancienne sont solidement fixées. L'auteur prend le lecteur par la main pour une visite guidée dans les quartiers du peuple, dont il franchit d'abord la frontière, puis parcourt les rues, explore les cours et les culs-de-sac, parfois les logements et les ateliers. On est rendu témoin d'épisodes singuliers ou pitoyables qui

101. *JRRS* 1888, p. 282 ; *id. LL* 1889, p. 31.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov
C. Booth et le peuple de Londres

soulèvent émotion ou indignation. On découvre une autre race humaine, ses coutumes, ses tares, ses espoirs. Si Dickens ou Mayhew excellaient dans ce genre, des auteurs qui ne sont ni romanciers ni journalistes en relèvent aussi. Parmi ceux-ci on peut compter un jeune homme de vingt-quatre ans, fils d'un industriel allemand établi à Manchester, et dont *la Condition de la classe ouvrière en Angleterre*, d'abord publiée à Leipzig en 1845, sera traduite en anglais seulement en 1887¹⁰². Dans son chapitre sur les grandes villes, Engels conduit son exposé comme une « promenade » parmi les taudis, ce qui relève très strictement du genre dont il est question ici. Les années 1880 sont particulièrement prolifiques dans ces reportages qui contribuent à répandre la vision cataclysmique de la pauvreté urbaine que Booth veut combattre. Parmi les textes les plus marquants du moment, on compte notamment *The Bitter Cry of Outcast London*, publié en octobre 1883 à la suite d'une enquête réalisée par la *London Congressional Union* pour déterminer dans quels quartiers des missions devaient être envoyées¹⁰³.

102. Friedrich Engels, *Die Lage der arbeitenden Klasse in England*, Leipzig, 1845 ; *The Condition of the Working Class in England in 1844* est publié aux États-Unis en 1887 (New York, J. W. Howell Co) et en Grande-Bretagne en 1892 (London, Sonnenschein).

103. [A. Mearns], *The Bitter Cry of Outcast London*, *op. cit.* Sur l'impact de cette brochure, cf. Anthony S. Wohl, "The Bitter Cry of Outcast London", *International Review of Social History*, vol. 13, n° 2, 1968, p. 189-245 ; Asa Briggs, Anne Macartney, *Toynbee Hall: The First Hundred Years*, London, Routledge and Kegan Paul, 1984, p. 2-3 ; G. Stedman Jones, *Outcast London, A Study in the Relationship between Classes in Victorian Society*, Oxford, Oxford University Press, p. 222-223.

104. William Booth, *In Darkest England and the Way Out*, London, International Headquarters of the Salvation Army, [1890] ; Henry M. Stanley, *In Darkest Africa, Or the Quest, Rescue and Retreat of Emin, Governor of Equatoria*, 2 vol., London, S. Low, Marston, Searle and Rivington, 1890.

La posture de Booth à l'égard de cette littérature est extrêmement critique, et ceci pour une raison essentielle : toute vision impressionniste du peuple met en valeur et généralise de façon émotionnelle les traits les plus saillants de la misère et, du même coup, s'interdit une juste appréciation du phénomène de la pauvreté. Booth veut introduire dans les représentations de la ville une mutation analogue à celle qui a fait passer des récits de voyage des explorateurs aux cartes des administrateurs de l'Empire.

Dans les années 1880, l'analogie entre exploration sociale et exploration coloniale est omniprésente. Lorsqu'en 1890, le fondateur de l'armée du Salut, le « général » William Booth, publie son livre-programme, il l'intitule *In Darkest England* d'après le titre des aventures de Stanley dans les profondeurs inexplorées du Congo, publié l'été précédent, *In Darkest Africa*¹⁰⁴. Le réformateur trouve objet à métaphore dans le moindre détail de ce récit d'un voyage dans « l'immensité de cette région de forêts sauvages, couvrant un territoire grand comme la France, où les rayons du soleil ne pénétrèrent jamais, où dans un air sombre, froid et humide rempli des vapeurs de marécages brûlants, des êtres hu-

mains réduits à la taille de pygmées et à la condition bestiale de cannibales sont tapis, vivent et meurent ». Et William Booth, inévitablement, poursuit : « Ne pouvons-nous pas trouver un parallèle à notre porte, et découvrir à deux pas de nos cathédrales et de nos palais des horreurs semblables à celles que Stanley a vues dans la grande forêt équatoriale¹⁰⁵ ? »

Charles Booth n'est pas avare de métaphores de ce type. S'excusant de n'avoir traité son sujet que de façon partielle, il indique qu'« en explorant une si vaste étendue de terrain vierge, [son] unique objectif a été d'ouvrir une route à travers le pays¹⁰⁶ ». Il décrit les membres de la classe A comme des « sauvages », leurs enfants comme les « Arabes de la rue¹⁰⁷ ». Il utilise volontiers la rhétorique de la visite guidée ou du « voyage d'exploration » pour présenter son enquête¹⁰⁸.

Et cependant, l'objectif de l'explorateur n'est pas cette fois de faire le récit anecdotique de ses impressions de voyage, mais d'établir une carte : « Ce n'est pas à la campagne mais en ville qu'il faut inscrire *terra incognita* sur nos cartes sociales¹⁰⁹. » Le temps des expéditions pionnières est révolu, il s'agit de prendre possession d'un territoire grâce à une représentation complète de celui-ci. De la même façon que le tableau statistique ne peut comporter de lacune, la carte ne peut tolérer de blanc, de « terre inconnue ». La ville des pauvres et celle des riches s'unifient en un espace unique représenté dans sa globalité et s'offrant ainsi comme objet d'administration.

Il se trouve que les frontières de l'enquête de Booth et de sa carte coïncident avec celles du *Metropolitan Board of Works*, seul organisme à couvrir alors l'ensemble de l'agglomération. Pendant que l'étude de l'*East End* bat son plein, le *Local Government Act* de 1888 institue pour la première fois une autorité locale élue au premier degré et de compétence globale, le *London County Council*. Lorsque celui-ci se mettra effectivement en place, il trouvera dans sa corbeille la carte de Booth.

105. W. Booth, *In Darkest England*, *op. cit.*, p. 9 et 11-12.

106. *LL* 1889, p. 591.

107. Cf. en particulier *LL* 1889, p. 38-39.

108. *LL* 1891, p. 46 ; *Religious Influences*, vol. 1, p. 7.

109. *JRRS* 1893, p. 591 ; *id. Industry*, vol. 1, p. 17.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov
C. Booth et le peuple de Londres

*Propriétés de l'espace
et propriétés des populations :
une écologie sociale*

Parce que la simple adjonction de couleurs à un fond de plan produit par elle-même des effets de sens, la carte sociale comporte par construction une autre implication. En assignant à chaque portion de l'espace une catégorie de population, la carte énonce silencieusement une relation entre les propriétés du cadre bâti et celles des habitants.

Booth est sur ce point l'héritier d'une tradition ancienne inaugurée par les cartes sanitaires établies à l'occasion des grandes épidémies du premier XIX^e siècle, puis de façon plus continue par les spécialistes officiels de la tuberculose. L'épistémologie de ces exercices est bien connue : en superposant des traits de l'habitat et des mesures de la morbidité ou de la mortalité, on assigne pour causes à ces dernières les carences hygiéniques des logements ou leur surpopulation. De la même façon, les réformateurs sociaux engagés dans d'autres campagnes cartographient les lieux d'où se diffuse l'immoralité urbaine, et tout particulièrement les débits de boisson ou les quartiers de la prostitution.

La « Carte de la pauvreté », toutefois, innove par sa globalité et par son objet. Ce n'est pas un fléau particulier qu'elle figure, c'est la société urbaine elle-même dans toute son extension spatiale. Elle constitue donc un discours d'ensemble sur le rapport entre les classes sociales et l'espace urbain, probablement le premier « exposé » synthétique d'une écologie sociale. Héritière d'une tradition sanitaire, elle inaugure les méthodes d'une sociologie urbaine.

Toute carte est une abstraction. Non seulement n'y figurent que les propriétés que l'on a choisi de représenter, mais l'échelle adoptée fait nécessairement disparaître les différences qui peuvent exister à l'intérieur des unités spatiales considérées comme élémentaires. Ceci vaut, bien entendu, quelle que soit l'échelle retenue, l'immeuble, la parcelle, l'îlot ou, comme chez Booth, la rue. Dans le tissu urbain fragmenté de l'*East End*, qui n'a connu ni les percées des rationalisations urbaines du XIX^e siècle continental, ni bien entendu les carroyages du Nouveau Monde, il s'agit sans doute là

d'une échelle élémentaire de perception de l'espace des quartiers populaires.

Pour les contemporains, chaque rue a en effet son caractère propre. Il est difficile de dire si les habitants eux-mêmes énonçaient des différences sociales pertinentes en ces termes. L'ethnographie ultérieure des quartiers populaires anglais indique toutefois que les hiérarchies sociales étaient fréquemment exprimées, au moins par les familles ouvrières respectables, en termes de « bonnes » et de « mauvaises » rues. Il semble bien, en tout cas, que la rue soit à la fin du XIX^e siècle une unité spontanée de perception chez tous ceux que leurs fonctions administratives, religieuses ou philanthropiques conduisent à fréquenter les quartiers pauvres. Policiers, inspecteurs et visiteurs savent que certaines rues sont pour eux dangereuses, que d'autres sont hostiles et d'autres plus accueillantes. C'est d'abord cette expérience qui différencie les rues selon le degré du risque couru par l'officier public ou le bourgeois, et la cartographie sociale systématise ces perceptions sans en modifier le fondement.

Booth définit une nomenclature sociale des espaces, matérialisée sur la carte par six couleurs, et affecte à chaque rue une couleur et une seule « selon son caractère social dominant¹¹⁰ ». Avec la carte, les différences sociales entre voisins disparaissent, et le discours sur les classes devient un discours sur l'espace urbain.

L'auteur ne rend nulle part explicites les procédés par lesquels il passe de la classification des familles à celle des rues. Pour y voir clair sur ce point, il faudrait comparer les carnets d'enquête et la carte de l'*East End* afin de mettre en lumière inductivement l'existence éventuelle de critères systématiques. Faute d'avoir réalisé une telle étude, je relèverai simplement certains des procédés utilisés pour établir la statistique des classes et la légende de la carte. Ils témoignent de l'interpénétration de l'analyse sociale et de l'analyse spatiale, et montrent la rôle axiématique du déterminisme de l'environnement chez Booth.

Tout d'abord, les classes des deux extrémités de l'échelle sont comptabilisées plutôt par l'observation des espaces où elles résident que par l'enquête sur les familles. Ce sont, pour une large part, des catégories

110. *LL* 1891, p. 16. Cf. le tableau p. 11.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov
C. Booth et le peuple de Londres

écologiques. Ceci est particulièrement net en ce qui concerne la « classe inférieure » ou classe A¹¹¹. En effet, par définition,

[...] il y a peu de vie de famille régulière parmi eux, et les nombres donnés dans mes tableaux ont été obtenus en additionnant un nombre estimé des pensionnaires des hôtels meublés et des habitants de la catégorie de rues la plus basse¹¹².

Sur les 11 000 individus qui constituent la classe A, 3 000 seulement correspondent à des familles qui, ayant des enfants d'âge scolaire, ont pu être saisies par l'enquête, l'habitat étant donc le critère d'affectation de près des trois quarts de cette population¹¹³. Les inquiétantes taches noires de la « Carte de la pauvreté » sont bien des données élémentaires de la perception de la ville et de la société, un point de départ autant qu'un point d'arrivée de l'étude.

La comparaison entre la nomenclature des classes et celles des espaces permet de mettre en relief d'autres postulats du même ordre. Contrairement à ce que croit pouvoir affirmer Beatrice Webb¹¹⁴, il n'y a pas de correspondance bi-univoque entre les deux nomenclatures¹¹⁵. S'il en est ainsi, c'est pour une part parce que des familles appartenant à des « classes » distinctes cohabitent dans les mêmes espaces, mais c'est aussi pour d'autres raisons, qui sont apparentes dans la carte de l'*East End* publiée en 1889¹¹⁶.

Parmi les différentes classes de « pauvres », on remarque sur cette carte une absence notable, celle de la classe C. La classe A a évidemment ses espaces propres car, comme on l'a vu, ceux-ci en fait la définissent. La classe B et la classe D ont aussi leurs espaces : les premiers sont les rues où vit la main-d'œuvre intermittente, celle que Booth juge nécessaire d'éliminer du marché du travail, les seconds ceux où domine la pauvreté digne. La classe C, en revanche, qui regroupe pourtant 74 000 personnes, a disparu de la carte. On a relevé plus haut, à partir d'autres indices, l'incertitude qui demeure sur la réalité même de cette catégorie. Les « pauvres » de la classe C ont en effet en commun avec les « très pauvres » de la classe B un trait essentiel, l'irrégularité de l'emploi. Il est donc permis de penser que la classe C n'a pas d'espaces propres parce qu'elle est placée à la charnière de deux conditions sociales entre lesquelles oscillent les familles qui la composent¹¹⁷. Dans une cer-

111. De même, sur les 45 000 individus qui constituent la « classe moyenne supérieure » (classe H), 31 500 habitent des maisons non répertoriées par les visiteurs du *School Board* et sont donc affectés en fonction de leur habitat (LL 1889, p. 34-35).

112. LL 1889, p. 37-38.

113. *JRRS* 1887, p. 329 ; LL 1889, p. 37.

114. B. Webb, *My Apprenticeship*, op. cit., p. 240.

115. Cf. le tableau p. 11.

116. Elles sont en revanche effacées de la légende de la carte de l'ensemble de Londres publiée en 1891 (LL 1891, p. 40). D. A. Reeder, lorsqu'il met en correspondance classes et couleurs, ne tient compte que de cette dernière légende et non de celle de la carte de 1889 (David A. Reeder, "Introduction", in D. Reeder (éd.), *Charles Booth's Descriptive Map*, op. cit.).

117. On pourrait faire la même remarque à propos de l'autre catégorie disparue de la carte, la « classe moyenne inférieure » (classe G).

taine mesure, c'est à nouveau l'habitat qui fera la différence : la classe C est entraînée vers la grande pauvreté des intermittents lorsqu'elle vit dans les mêmes rues qu'eux, mais peut espérer y échapper si elle vit au voisinage de la pauvreté respectable. L'effet d'entraînement écologique jouera à plein sur cette classe dont la définition sociale est trop incertaine pour qu'elle confère aux espaces qu'elle occupe une identité spécifique.

Ainsi, la carte de Booth révèle certains traits implicites de sa nomenclature des classes en même temps qu'une conception précise des rapports entre la société urbaine et ses espaces. Dans l'Angleterre des années 1880-1910 et au-delà, un grand débat scientifique et stratégique oppose en effet ceux qui attribuent à l'hérédité la cause des maux sociaux et ceux qui expliquent ces derniers par l'environnement urbain. Avec sa carte, Booth choisit discrètement son camp. Sans doute, comme nous l'avons vu, il n'écarte ni le diagnostic ni les prescriptions héréditaristes en ce qui concerne la classe A. L'essentiel de son propos, toutefois, est de montrer la relation étroite entre la pauvreté à Londres et les caractères du marché du travail. Mais cet ordre de causalité ne concerne pas seulement l'organisation industrielle, il s'inscrit dans des espaces déterminés, ceux où l'on trouve à la fois les emplois intermittents et l'habitat des travailleurs qui leur correspondent. Il y a donc des conditions et des solutions « urbaines » aux problèmes de l'emploi.

Cette conviction de Booth est largement partagée par ses contemporains et sa carte fournira à la fois une représentation graphique de ce que la *Royal Commission on the Poor Law* de 1905-1909 appellera la « tendance déplorable [de la main-d'œuvre non qualifiée] à stagner dans certaines localités¹¹⁸ », et un guide aux opérations municipales de « *slum clearance* » des décennies à venir. La « Carte de la pauvreté » constituera aussi la première forme systématisée d'une longue tradition scientifique, la cartographie sociale, qui sera aux États-Unis à partir des années 1920 et en France à partir des années 1940 l'instrument privilégié de la recherche de corrélations entre conditions urbaines et phénomènes sociaux¹¹⁹.

118. Royal Commission on the Poor Law and Relief of Distress, *Report*, House of Commons paper, Cd 4499/1909, p. 397.

119. Sur le cas français, cf. l'article d'Isabelle Astier et Jean-François Laé dans ce même numéro de *Genèses*.

Un dernier point vaut d'être mentionné. Une carte n'est pas un livre. Même si la carte de Booth sera divisée en planches réduites à des dimensions qui permettront de les insérer dans un volume, elle n'est pas d'abord faite pour être consultée en solitaire dans la *reading room* d'une demeure bourgeoise du *West End*. En effet, de par son format¹²⁰ et sa nature même, elle n'est pas destinée à être lue mais exposée, et c'est l'examen par un public qui en constitue le mode d'emploi adéquat. Dès qu'une première version de la carte de l'*East End* est achevée en 1888, Booth l'expose en effet à Toynbee Hall et Oxford House, afin de bénéficier des commentaires des milieux qui fréquentent ces deux *settlement houses* fondées en 1884, l'une à Whitechapel, l'autre à Bethnal Green¹²¹. Touchant un public plus vaste, l'édition révisée en 1898-1899 sera montrée à l'Exposition universelle de 1900 à Paris.

La « carte sociale » se situe dans une tradition qui consiste à montrer plutôt que dire, à rassembler une série d'objets singuliers en une combinaison qui offre au public éclairé la vision d'un objet global jusqu'alors caché. De la contemplation du vrai peut ainsi naître le désir du bien. C'est la méthode de l'exposition, déjà expérimentée lors de la *Great Exhibition* de 1851 au Crystal Palace, puis développée en France dans les sections d'économie sociale des expositions universelles depuis que Le Play a été le commissaire général de celle de 1855. C'est la méthode reprise ensuite par tous les projets de musée social comme par les diverses « croisades » des réformateurs américains du début du XX^e siècle.

A son retour de l'Exposition de 1900 à Paris, Patrick Geddes ne mesure pas son enthousiasme pour cette « encyclopédie concrète ». L'Exposition montre en effet la « réalité » même, et c'est ce qu'elle a de commun avec la cartographie.

Cette synthèse concrète, c'est le monde lui-même, [...] et c'est pourquoi, pour le monde de la science contemporaine, le progrès se produit [...] par la transformation de l'homme de science de spécialiste – chimiste, physicien, botaniste, zoologiste, anthropologue, etc. – en géographe¹²².

L'écosais biologiste, sociologue et urbaniste est un autodidacte comme Booth. Mais, à la différence de ce

120. La carte originale de l'ensemble de Londres mesure près de cinq mètres sur quatre (*LL* 1891, p. 16).

121. *LL* 1889, p. 24. Cf. les premiers commentaires sur l'enquête de Booth dans les publications de Toynbee Hall : *Annual Report*, 1888, p. 19 et *Toynbee Record*, mai 1889, p. 96.

122. P. Geddes, "Man and the Environment", *op. cit.*, p. 173, 174 et 172.

dernier, Geddes, fils d'un modeste sous-officier, aspire à une reconnaissance académique qu'il ne parviendra jamais à obtenir. Peut-être les itinéraires de ces deux hommes, qui seront proches lors de la formation de la *Sociological Society*, donnent-ils l'une des clés du langage de l'exposition et de la carte sociale qui y a une place toute trouvée. Produites par et pour des amateurs de la réforme sociale, ces représentations peuvent se réclamer d'une science sur laquelle n'est pas encore établi le monopole des spécialistes universitaires du verbe.

Observer, classer, réformer

L'enquête sociale est donc œuvre de science. Booth insiste à de nombreuses reprises sur son souci de distinguer les faits qu'il observe des opinions auxquelles ils peuvent donner lieu¹²³. Il affirme s'abstenir de tout jugement moral¹²⁴ et ne s'aventurer qu'« avec beaucoup d'hésitation » sur le terrain des prescriptions pratiques¹²⁵. S'il est communément regardé comme un pionnier de la science sociale, c'est aussi parce qu'il revendique l'objectivité assurée par la séparation entre l'énoncé des faits et les jugements de l'observateur.

Cette lecture innocente de l'œuvre de Booth a été heureusement mais tardivement mise en cause depuis la fin des années 1960, d'abord par John Brown, puis par d'autres auteurs, notamment Gareth Stedman Jones, E. P. Hennock et Michael Cullen¹²⁶. Brown n'a guère de difficulté à montrer que le moralisme est partout présent dans les commentaires de l'enquêteur, et il établit que les solutions finalement proposées ne sont nullement accidentelles car elles expriment pleinement les attitudes des réformateurs du temps. Il en conclut à « la nécessité de redéfinir l'empirisme de [cette] époque¹²⁷ ». C'est à cette invitation que j'ai voulu répondre dans cette étude. J'ai essayé d'y montrer que le moment normatif ou pratique de l'œuvre de Booth ne peut être regardé comme indépendant de son moment cognitif, mais qu'au contraire il en définit le programme et les concepts. Description et prescription sont donc inséparables.

Ceci ne doit pas être compris comme une « critique » faite à Booth, qui serait plus éloigné de l'impartialité scientifique qu'on ne le croit encore communément. Il est simultanément un authentique savant et un moraliste

123. *LL* 1889, p. 592-594.

124. Cf. *JRRS* 1887, p. 328 ; *JRRS* 1888, p. 278-279 ; *LL* 1889, p. 33.

125. Cf. *JRRS* 1887, p. 375 ; *JRRS* 1888, p. 278 ; *LL* 1889, p. 6 ; *Final Volume*, p. 215.

126. John Brown, "Charles Booth and Labour Colonies, 1889-1905", *Economic History Review*, vol. 21, n° 2, August 1968, p. 349-360 ; G. Stedman Jones, *Outcast London*, Oxford, Oxford University Press, 1971, p. 305-308 ; E. P. Hennock, "Poverty and Social Theory in England", *op. cit.*, p. 67-91 ; M. J. Cullen, "Charles Booth's Poverty Survey", *op. cit.*, p. 155-174.

127. J. Brown, "Charles Booth and Labour Colonies", *op. cit.*, p. 360.

DOSSIER

Observer, classer, administrer

C. Topalov

C. Booth et le peuple de Londres

victorien, et je crois que l'on peut sans dommage pour ses statistiques mettre entre parenthèses ses « jugements de valeur ». Toutefois, si l'on se contente de cela, on passe à côté de l'essentiel, c'est-à-dire du fait qu'au principe même de la construction des catégories d'analyse se trouve la question éminemment pratique de la redéfinition des stratégies de la réforme sociale. De ce point de vue, le cas de Booth permet de mettre en lumière certains traits généraux d'un phénomène que l'on peut observer ailleurs à la même époque.

C'est lui-même qui donne en 1887 cette indication que je crois fondamentale :

En entreprenant ce travail, j'avais une seule idée directrice : que tout problème social, tel qu'on le formule ordinairement, doit être décomposé pour être résolu ou même pour être correctement énoncé.

Et il poursuit, soulignant ainsi le rapport étroit entre la catégorisation des « problèmes » et celle des personnes : « Les divisions dans lesquelles j'ai placé la population sont arbitraires, mais elles peuvent servir à montrer à quel point sont compliqués les intérêts que j'ai essayé de démêler¹²⁸. »

Les nouvelles représentations savantes qui émergent au cours des deux dernières décennies du XIX^e siècle désignent un nouvel objet : le fait « social », distinct de la diversité des phénomènes individuels. L'observation de la société relèvera désormais de méthodologies répondant à une exigence d'objectivation, parmi lesquelles statistique et cartographie sociales joueront un rôle majeur. Mais il ne s'agit pas là simplement d'un progrès de la science. Si l'on classe autrement les populations et leurs espaces, c'est pour pouvoir les réformer par de nouveaux moyens.

128. *JRRS* 1887, p. 375.